

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 1.75 - Faits divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 3 fr. - Chronique Locale : 40 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : L'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard	6 Mois	6 Mois	Un An
et Basses-Alpes	8 fr.	9 fr.	17 fr.
Autres départements et l'Algérie	8 fr.	9 fr.	17 fr.
Etranger (Union postale)	9 fr.	10 fr.	18 fr.

Les Abonnements partent de ce jour et de chaque mois.  
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## POUR LA PATRIE !

Maintenant qu'est tombée la dernière  
espérance de paix, il n'y a plus qu'un  
devoir : faire face au péril !  
L'Allemagne, en déclarant la guerre  
à la Russie, s'est démasquée.  
Il n'y a plus de doute à présent qu'elle  
voulait la guerre.

Et il n'y a plus de doute non plus  
qu'elle est prête à tout : on verra plus  
loin que, joulant aux pieds cyniquement  
les règles internationales, des  
soldats allemands n'ont pas hésité à violer  
la neutralité du Luxembourg pour  
essayer de franchir plus tôt la frontière  
française.

C'est donc la guerre !  
Pour la satisfaction des misérables  
ambitions pangermanistes, l'Europe  
va être mise à feu et à sang.

Jamais crime plus monstrueux n'aura  
été tenté contre la civilisation, contre  
l'humanité, contre tout ce qui avait dû  
être l'honneur et la gloire du XX<sup>e</sup> siècle.

Quelle heure tragique !  
Mais dans les tristesses poignantes de  
cette heure tragique, le spectacle qu'offre  
le pays est un réconfort pour tous.  
Admirable spectacle !

Depuis le début de la crise, nous  
n'avons cessé de montrer ce pays  
faissant face à tout ce qui le divisait pour  
affirmer très haut sa volonté nette et  
ferme de réaliser en face du danger  
extérieur la grande œuvre de l'union  
nationale.

Cette union s'est faite dès le premier  
jour, dès la première heure.

Elle est complète aujourd'hui.  
Ne voyons-nous pas les révolutionnaires  
les plus ardents, montrant par là  
qu'ils sont les dignes descendants de ces  
ancêtres de la grande Révolution dont  
nous évoquons hier l'héroïque souvenir,  
désormais avec l'indignation la plus  
vive les doctrines funestes et proclamer  
de toute la ferveur de leur être patriotique  
qu'ils apporment tout leur dévouement  
à la cause sacrée de la défense nationale ?

A cette heure, il n'y a plus en France  
des républicains, des radicaux, des  
socialistes et des réactionnaires !  
Il n'y a plus que des Français !  
Il n'y a plus qu'une France !

Tout entière soulevée dans un superbe  
mouvement d'enthousiasme national, la  
patrie a noblement scellé l'accord de  
tous ses enfants.

Et maintenant, nous pouvons attendre  
sans alarme que survienne ce que  
décidera le destin !

Quand un pays a fait ce qu'a fait la  
France pour éloigner de l'Europe un  
monstrueux horreur d'un conflit sans  
fin, quand un pays a fait ce qu'a fait  
la France pour éviter l'épouvantable  
déchirement d'une conflagration générale  
qui sera la honte et la ruine de  
l'Europe, ce pays a le droit de regarder  
en face, sans peur comme sans reproche,  
toutes les éventualités.

Jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière  
minute, la France pacifique s'est  
efforcée de toute sa noble ardeur de  
maintenir la paix dans la parfaite sauvegarde  
de sa dignité et de son indépendance.

Et certes nous souhaitons tous qu'elle  
y réussisse.

Ce souhait ne s'est malheureusement  
pas réalisé.

Mais si nous devons désespérer de la  
paix, nous ne désespérons pas de la  
patrie.

Tous unis autour du drapeau, tous  
solidaires dans l'affirmation de la même  
foi patriotique, les Français se tiennent  
brûlés.

Ils savent que le sort et l'honneur de  
chacun d'eux sont liés au sort et à l'honneur  
de la nation.

Ils savent ce qu'ils doivent à la patrie.  
La patrie peut compter sur eux !

CAMILLE FERDY.

## La Journée diplomatique

De notre correspondant particulier

Paris, 2 Aout.  
Les fusils sont partis tout seuls. Cette  
expression populaire définit d'une façon  
partielle la situation créée par les premières  
rencontres survenues dans la nuit dernière et  
ce matin, et qui ont déjà fait l'objet de  
communiqués officiels. Peu importe, désormais,  
la question de savoir s'il y aura ou  
s'il n'y aura pas de déclaration de guerre  
en règle. Peu importe que M. de Schœn,  
ambassadeur d'Allemagne, ait reçu ou n'ait  
pas reçu, à l'heure actuelle ses passeports,  
l'état de guerre existe et l'Allemagne  
qui commence l'agression contre la France,  
après avoir officiellement tiré l'épée contre  
la Russie.

Tel est le fait, il peut avoir des consé-  
quences internationales d'un intérêt primordial  
pour nous surtout. En ce qui concerne  
notamment l'attitude des forces puissances,  
l'Italie d'abord, liée par un traité dont  
le caractère essentiel est d'être défensif, peut  
faire à bon droit, d'ores et déjà, une déclaration  
de neutralité.

On avait cru ici, tout d'abord, que la  
déclaration de guerre, apportée hier soir à  
Saint-Petersbourg par l'ambassadeur allemand,  
avait pour but de placer l'Italie en face du  
casus foederis. La violation de la frontière  
par les soldats allemands a dissipé l'inquié-  
tude qui avait pu naître un instant de cette  
pensée.

ont naguère traversé l'horizon commun aux  
deux nations, le vent de la tempête euro-  
peenne les a depuis longtemps dissipés.  
En ce qui concerne l'Angleterre, le fait de  
l'agression allemande est, au moins, aussi im-  
portant. Au cours de la deuxième quinzième  
séance, on a toujours dit à Londres, en effet,  
qu'on ne voulait croire a priori aux intentions  
belliqueuses de personne. On agissait  
pour la paix, parce qu'on supposait volon-  
tairement que tout le monde faisait de même.  
L'Allemagne comme les autres, la violation  
de la frontière française, suivant la déclara-  
tion de guerre à la Russie met le Cabinet  
libéral anglais en excellente posture vis-à-vis  
de l'opinion anglaise et de sa propre ma-  
jorité.

On attend donc avec une absolue confiance  
à Paris les déclarations que M. Asquith doit  
faire à la Chambre des Communes. L'Angle-  
terre n'assistera pas impassible à la guerre  
préventive ouverte par l'Allemagne sur le  
continent. La seule question qui se pose est  
celle de savoir si elle prendra part au conflit  
uniquement sur mer ou à la fois sur mer et  
sur terre. Sa coopération navale est en tous  
cas assurée, et je puis vous en donner aujour-  
d'hui la raison. C'est que des accords très pré-  
cis ont été conclus à cet égard avec elle,  
au moment où M. Delcassé était ministre de  
la Marine.

La flotte anglaise fermant les détroits scandi-  
naves, embouteillera la flotte allemande  
dans la Baltique, ce pendant qu'elle bloquera  
les côtes allemandes de la mer du Nord.  
L'Allemagne sera ainsi dès le début mise  
dans l'impossibilité de se ravitailler par mer,  
et l'on comprendra l'importance de cette res-  
triction à sa liberté de mouvements lorsqu'on  
aura vu, dès vendredi matin, les halles de  
Londres pleines plus qu'à l'ordinaire.

L'attitude de l'Angleterre sera déterminée,  
personne n'en doute, par la violation de la  
neutralité du Luxembourg, faite redoutable-  
ment par l'Allemagne. Personne n'ignore,  
en effet, que c'est cette question capitale de  
la neutralité du Luxembourg et de la Belgi-  
que, qui a, pendant deux siècles, opposé  
l'Allemagne à la France. Or, voici qu'aujourd'hui  
c'est précisément l'Allemagne qui renverse  
les conditions du problème. L'Angle-  
terre est donc en droit de dire qu'elle redoute  
aussitôt la violation de la neutralité belge et  
cette violation, c'est la possibilité de voir  
Anvers devenir allemand.

La position de la France vis à vis du monde  
civilisé, est-elle impensable. La France  
est aujourd'hui, sans discussion, le champion  
du droit contre la force. L'avenir n'en récom-  
pensera.

PIERRE ALDIN

## La Trouée

Un écrivain militaire bien connu, M.  
Ardouin-Dumazel, explique que la vallée de  
Domremy, qui fut le pays de Jeanne d'Arc,  
est un des points où se livrerait sans doute  
une des plus formidables batailles de la  
guerre dont nous sommes menacés :

Domremy, en cas de lutte, serait une direc-  
tion imposée. Le village et ses abords n'ont,  
en eux-mêmes, aucune valeur militaire, mais  
ils se trouvent au milieu de trouées, méga-  
les dans notre système de défense. On n'a  
pas voulu forger une chaîne continue. Deux  
espaces n'ayant comme fortresses que de  
simples forts d'arrêt maîtrisant des regards et  
des voies ferrées ont été destinés à canaliser  
en quelque sorte l'invasion. L'un au Nord entre  
Verdun et la frontière belge, l'autre au centre,  
entre les stations de la forêt de Haye et le  
camp retranché d'Épinal. Dans ce dernier se  
trouve Domremy.

Il y a à 48 kilomètres, sans autre obstacle  
que les forts de Pagny-la-Blanche-Côte et de  
Bourlémont. Les canons des forts de Haye  
et d'Épinal portant loin, il reste une largeur  
de 33 kilomètres environ pour permettre aux  
armées allemandes de marcher vers la Cham-  
pagne. Mais il y a deux obstacles : la Meuse  
selle abondante et large et la Meuse. Sur ces  
deux rivières, les ponts sont rares et faciles à  
détruire. De même sur la Madon, fossé inter-  
médiaire, profond, roulant une eau lente.  
Une armée allemande voulant éviter de se  
heurter à Toul et à Épinal doit donc forcé-  
ment s'engager dans ce couloir. Elle pourrait  
franchir la Moselle sur plusieurs points,  
notamment à Bayon, à Charnes et à Châtel.  
Mais les ponts seront gardés et les bords de  
la grande rivière offrent des positions super-  
bes que le chemin de fer de Metz à Nancy  
par Mirecourt permettrait de couvrir par l'ar-  
rivée de troupes nombreuses trouvant une  
multitude de quais de débarquement. Si ces  
lignes de défense, la vallée du Madon, offrent  
une seconde ligne de positions excel-  
lentes. Si l'ennemi était encore victorieux, il  
lui resterait à aborder la vallée de la Meuse.  
Là, nous pouvons être en force, grâce aux  
chemins de fer rayonnant vers Neufchâteau  
et qui amèneraient les renforts tirés de l'in-  
térieur.

Pour garder les principaux passages, deux  
forts ont été établis, entre lesquels se trouve  
Domremy. L'un, Boulemon, tient Neufchâteau  
sous son canon ; tant qu'il résistera, ce  
chemin de fer et de route sera  
préservé. Au Nord de Domremy, le fort de  
Pagny-la-Blanche-Côte maîtrise la route de  
Bayon, une des principales chaussées de la  
trouée et de la vallée de la Meuse, et empêche  
de tourner par là.

C'est entre ces deux forts, Bourlémont et  
Pagny-la-Blanche-Côte, que devrait porter le  
principal effort des envahisseurs. Domremy  
est détaché du pont de Maxéville-Neufchâteau  
Brixey, Sauvigny possédant aussi des passa-  
ges sur le fleuve, attirerait l'ennemi dont  
l'intérêt serait de se porter droit vers l'Ouest  
pour aller se heurter à Langres. Les ten-  
teurs de chaque côté de la Meuse offrent de  
beaux commandements qui permettraient une  
résistance efficace.

Cette résistance était la tactique en faveur  
il y a peu de temps encore. La guerre de  
positions avait, des partisans qui faisaient loi.  
Leur école préconisait la défense successive  
de la Moselle, du Madon et de la Meuse. Au-  
jourd'hui, on revient à des idées plus confor-  
mes au tempérament de la race. Nous n'at-  
tendons pas l'envahisseur, nous irons à la  
rencontre pour tenter de le rejeter de l'autre  
côté de la frontière, le buter hors de France  
comme disait Jeanne de Domremy. Ces prin-  
cipes nouveaux sont applicables avec les gros  
effectifs dont nous disposons, à nos troupes  
régimentaires composées d'hommes entraînés par  
un séjour plus long sous les drapeaux. Mais  
ils ne sont applicables qu'à cette condition.  
Et, appliqués, ils nous permettent d'espérer  
que nous pourrions apporter la guerre chez  
l'adversaire au lieu de la subir chez nous, de  
lui imposer les ruines, les contributions qu'il  
voudrait nous infliger comme il le fit en 1870.  
Nous sommes en bonne passe pour cela ; il  
suffit de voir les admirables troupes réunies à  
la frontière et leur effet de guerre, renforcés  
en nombre d'unités comme on n'en compte  
d'habitude, pour comprendre que la situation  
est aussi rassurante qu'elle était dangereuse  
il y a deux ans.

## Au Maroc

Tanger, 2 Aout.  
La nouvelle de la mobilisation qui a été  
connue dans la matinée par les journaux, a  
été accueillie avec une tranquillité patrio-  
tique. Les Français accourent au consulat  
pour chercher leur feuille de route. Un grand  
nombre partent aujourd'hui même pour  
Marseille.

# LE CONFLIT EUROPEEN

## Une agression allemande contre la France

### PREMIERS COUPS DE FEU A LA FRONTIÈRE DE L'EST

Après une fiévreuse et longue journée  
d'attente, sans communications télégra-  
phiques avec Paris, on a brusquement  
appris dans la soirée que de graves inci-  
dents se sont produits à la frontière  
française, où des avant-postes alle-  
mands ont fait leur apparition.

Nos lecteurs trouveront en dernière  
heure les détails de ces premiers faits de  
guerre.

## A Paris

Paris, 2 Aout.  
Par décision du ministre de la Guerre, les  
ouvriers boulangers de Paris appartenant à  
l'armée territoriale ou à la réserve de l'armée  
territoriale sont mis en sursis d'appel de  
quarante-cinq jours.

## Le départ des mobilisés

Paris, 2 Aout.  
Tous les journaux font des récits émou-  
vants du départ des mobilisés aux gares des  
divers réseaux où les grilles furent éteintes.



M. Jules Cambon  
ambassadeur de France à Berlin

mées pour ne laisser entrer seulement que  
les partisans, qui, accompagnés de leurs pa-  
rents, femmes et amis, devaient faire leurs  
adieux aux grilles. Soixante, les mères, les  
épouses s'efforçant de contenir leurs lar-  
mes. Peu de séparations déchirantes se  
produisirent. Les partisans, presque tous  
soldats, se groupèrent dans la cour, se ren-  
daient en chantant vers les quais. Les cama-  
rades de régiment qui se retrouvèrent, se  
caressaient au cou, s'embrassaient, puis dé-  
claraient de faire route ensemble.

On y retourne pour de bon cette fois,  
dissent-ils, souriants ; on saura montrer  
qu'on n'a pas oublié le maniement des ar-  
mes.

Les amis restés derrière les grilles leur  
criaient des encouragements. Quand un train  
s'ébranlait, tous les partisans, penchés aux  
portières, s'écriaient : Vive la France ! tan-  
dis que ceux qui restaient répondaient en  
agitant leurs mouchoirs ou leurs chapeaux.  
A la gare du Nord, les groupes de journa-  
listes qui arrivaient de banlieue pour contracter  
des engagements volontaires, furent  
accueillis avec enthousiasme. A leur ap-  
proche, toutes les têtes se découvrirent. Bien  
des yeux se mouillèrent.

Un réserviste, qui s'était coupé au pouce,  
disait, suppliant, au major qui le pansait :  
« Guérissez-moi vite, que je puisse tenir  
mon fusil demain ! »

Quelques incidents seulement et insig-  
nifiants d'ailleurs se produisirent.  
A la gare de Lyon, un lieutenant de ré-  
serve fit arrêter cinq voyageurs que l'on  
avait pris pour des officiers allemands, mais  
qui, ayant ni décliné leur identité, furent  
lâchés en liberté.

Un taxi qui venait, de préférence à un  
lieutenant de réserve, charger une femme  
fort élégante, fut vivement houspillé par les  
jeunes gens qui lui firent conduire de force  
le lieutenant à la gare de l'Est.

Les engagements volontaires  
Plusieurs milliers de demandes d'engage-  
ments pour la période de guerre émanant de  
jeunes gens réformés sont parvenues dans  
la journée d'hier tant au ministère de la  
Guerre qu'au bureau de recrutement.

Tout en prenant bonne note des demandes  
qui lui ont été adressées, le ministre de la  
Guerre n'a pu accepter ces diverses propo-  
sitions, car seule une loi spéciale peut autori-  
ser ces sortes d'engagements.

## Les Socialistes feront leur devoir

Paris, 2 Aout.  
Le Figaro annonce que le président du  
Conseil a reçu hier la visite des délégués  
des Comités révolutionnaires de Paris. Ceux-  
ci ont fait part de leur désir de ne rien  
faire qui put gêner l'action du gouvernement

durant les heures critiques que le pays va  
traverser. Ils sont allés jusqu'à offrir de  
rédiger, de concert avec le chef du gouverne-  
ment, une proclamation aux termes de  
laquelle serait déclaré traité envers la patrie  
quiconque entraverait en quoi ce soit la  
mobilisation.

Gustave Hervé demande  
à combattre à la frontière  
Paris, 2 Aout.

Dans une lettre ouverte au ministre  
de la Guerre Gustave Hervé dit que, ré-  
formé jadis comme myope, il se croit  
capable de faire campagne et demande  
à être incorporé dans le premier régi-  
ment d'infanterie qui partira pour la  
frontière.

Paris, 2 Aout.  
Voici le texte de la lettre adressée par M.  
Gustave Hervé au ministre de la guerre :

A Monsieur le Ministre,  
Quand j'avais 20 ans, je me suis fait réfor-  
mer parce que j'étais soutien de famille, en  
arguant de ma myopie. Malgré ma myopie et  
mes 43 ans, je suis parfaitement capable de  
faire campagne. Comme dans la guerre qui  
va éclater la France me semble avoir fait  
l'impossible pour écarter la catastrophe, je  
vous prie de m'incorporer par faveur spé-  
ciale dans le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie qui par-  
tira pour la frontière. Après m'avoir chassé  
de l'université, rayé du barreau, condamné à  
plus de 11 ans de prison sous prétexte que je  
manquais de patriotisme, alors que tout mon  
crime, comme celui de mon père et de la  
C. G. T., était de prévoir de loin et de vou-  
loir arrêter la catastrophe d'aujourd'hui, vous  
estimez, j'en suis sûr, avec moi, que la  
République me doit cette éclatante répa-  
ration.

Vive la France ! tout court.  
Je vous prie d'agréer, Monsieur le ministre,  
l'assurance de mon absolu dévouement à  
la République. — Gustave Hervé.

La Guerre et le Parlement  
Paris, 2 Aout.

La nouvelle du décret de mobilisation qui a  
été connue hier à la Chambre à cinq heures  
a été accueillie comme un véritable soulage-  
ment. Tous les services de la Chambre et du  
Sénat ont été avisés de ce fait précis pour  
mardi. Et les Chambres sont convoquées ce  
soir pour voter les crédits nécessaires et les  
lois préparées pour le temps de guerre.

Plus de deux cents députés et deux sénateurs  
MM. Herriot et Maurice Sarraute, sont  
mobilisables.

O envisagé hier la nomination d'un  
délégé permanent composé de tant de  
50 sénateurs, mais diverses objections  
sont survenues au point de vue constitu-  
tionnel. Rien n'a été encore décidé.

A la part, le général près le gouverne-  
ment de constituer un Conseil  
supérieur civil qui fonctionnerait à côté du

Parquet a fait exécuter tard dans la  
soirée diverses arrestations de suspects, no-  
tamment d'un industriel allemand du quar-  
tier des Termes occupant une centaine d'ouvriers,  
d'un officier hongrois surpris au moment  
où il photographiait aux environs de  
l'école militaire et d'une allemande qui avait  
réussi à entrer en relation, ces temps der-  
niers, avec certains militaires.

La journée à Paris  
Paris, 2 Aout.

L'animation est toujours très grande à Pa-  
ris où la nouvelle de la déclaration de guerre  
par l'Allemagne à la Russie cause une émo-  
tion très grande. Les rues et les boulevards  
sont parcourus par des quantités d'officiers  
de réserve équipés sommairement.

LA FRONTIÈRE FRANCO-ALLEMANDE

ministère et qui comprendrait tous les anciens  
présidents du Conseil et anciens ministres des  
Affaires Étrangères, notamment MM. Del-  
cassé, Clemenceau, Briand, Millerand, etc.

La Convocation des Chambres  
Paris, 2 Aout.

Le président de la Chambre a rappelé par  
dépeche tous les députés qui étaient encore  
dans leurs circonscriptions.

Paris, 2 Aout.  
Les ministres réunis ce matin à l'Élysée,  
sous la présidence de M. Poincaré, ont  
décidé de convoquer les Chambres pour  
demain 3 aout.

Paris, 2 Aout.  
Les ministres et sous-secrétaires d'État se  
sont réunis cet après-midi à l'Élysée, sous  
la présidence de M. Poincaré.

Le Conseil a décidé de reporter à mardi  
4 aout la date de la convocation des Cham-  
bres, qui primitivement avait été fixée à  
demain, 3 aout. Le gouvernement a, en effet,  
été avisé qu'un assez grand nombre de  
membres du Parlement se trouvaient dans  
des départements éloignés de la capitale, et

que le temps leur ferait matériellement dé-  
faut, en raison surtout de la difficulté des  
transports, pour pouvoir être de retour de-  
main à Paris.

Les Etats-Unis sont chargés  
des intérêts allemands en France  
Londres, 2 Aout.

Un télégramme de Washington annonce  
qu'à la demande de l'Allemagne M. Herrick,  
ambassadeur des Etats-Unis à Paris, a été  
autorisé à prendre soin des intérêts alle-  
mands en France.

Paris, 2 Aout.  
Comme s'il prévoyait déjà l'attitude de  
son gouvernement, M. de Schœn avait dé-  
jà, depuis deux jours déjà, décidé le déman-  
gement de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

Trois voitures de déménagement ont sta-  
tionné rue de Lille.  
Enfin, hier même, toutes les archives de  
l'ambassade ont été remises et confiées à  
l'ambassade des Etats-Unis.

Dans l'après-midi, M. Myrton T. Herrick,  
ambassadeur des Etats-Unis, s'est d'ailleurs  
réuni au quai d'Orsay où il a été faire  
visite à M. Viviani.

L'Allemagne veut la guerre  
Paris, 2 Aout.

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie a fait  
une assez longue visite hier soir, entre six  
et sept heures, à M. Viviani. D'après les in-  
dications recueillies, il aurait tenu un langage  
plutôt conciliant et aurait admis la possi-  
bilité pour l'Autriche d'accepter les bons offices  
d'une tierce puissance vis-à-vis de la Russie ;  
par contre, les personnes bien informées  
croient savoir que l'Allemagne voulait la  
guerre en dépit des affirmations qu'elle avait  
émises pendant quelques jours.

Arrestations d'individus suspects  
Paris, 2 Aout.

Le Parquet a fait exécuter tard dans la  
soirée diverses arrestations de suspects, no-  
tamment d'un industriel allemand du quar-  
tier des Termes occupant une centaine d'ouvriers,  
d'un officier hongrois surpris au moment  
où il photographiait aux environs de  
l'école militaire et d'une allemande qui avait  
réussi à entrer en relation, ces temps der-  
niers, avec certains militaires.

La journée à Paris  
Paris, 2 Aout.

L'animation est toujours très grande à Pa-  
ris où la nouvelle de la déclaration de guerre  
par l'Allemagne à la Russie cause une émo-  
tion très grande. Les rues et les boulevards  
sont parcourus par des quantités d'officiers  
de réserve équipés sommairement.

Le général Ivanoff  
commandant le corps d'armée russe de Kieff

1<sup>er</sup> Des 86 départements français et du  
territoire de Belfort.

2<sup>es</sup> Des trois départements de l'Algérie.  
Les dispositions de ce projet, qui ont été  
débattues au Conseil des ministres, se ju-  
stifient par la nécessité de concentrer tous  
les pouvoirs entre les mains de l'autorité  
militaire dans la zone frontalière, ainsi que  
sur l'ensemble du territoire national.

La mise sur pied de guerre de nos forces  
nationales, et plus tard l'entretien des ef-  
fectifs, exigent, en effet, la réunion sur tous  
les points de la France de détachements nom-  
breux d'hommes appelés sous les drapeaux.

Pour assurer le maintien de l'ordre dans  
ces conditions, il paraît nécessaire de donner  
les pouvoirs les plus étendus à l'autorité  
militaire.

Enfin, l'éventualité des événements qui  
peuvent surgir en Algérie, rend également  
cette mesure indispensable dans les trois  
départements de la colonie.

Il y a lieu d'espérer que le décret ci-joint  
sera ratifié par le patriotisme des Chambres  
dès qu'elles seront réunies.  
Veuillez agréer, etc.

Le ministre de la Guerre : MESSIMY.

L'Etat de Siège  
Voici le texte du décret sur l'état de siège  
Le président de la République Française,  
Vu l'article 2 de la loi du 3 avril 1873 ; vu  
l'article 4 de la loi du 9 août 1849.

Sur l'avis du Conseil des ministres,  
Décrète :

Article 1<sup>er</sup>. — Les 86 départements fran-  
çais et le territoire de Belfort, ainsi que les  
trois départements de l'Algérie, sont déclarés  
en état de siège.

Article 2. — L'état de siège sera maintenu  
dans les territoires sus mentionnés pendant  
toute la durée de la guerre.

Article 3. — Le garde des Sceaux, mini-  
stre de la Justice, les ministres de l'Intérieur,  
de la Guerre et de la Marine, sont chargés,  
chacun en ce qui le concerne, de l'exécution  
du présent décret.

L'attitude de l'Angleterre  
Paris, 2 Aout.

Le Petit Parisien dit qu'on peut être  
certain maintenant, après les déclara-  
tions qu'elle a faites ces jours-ci, que  
l'Angleterre interviendra par les armes  
dans un conflit franco-allemand. Non  
seulement elle a mobilisé sa flotte, mais  
elle prépare un corps expéditionnaire  
sous les ordres du général French.

L'espionnage allemand en France  
Calais, 2 Aout.  
Le bruit court que deux espions allemands  
ont été arrêtés près de Calais. Les croquis











# AUX NOUVELLES GALERIES

MARSEILLE

## Du 3 au 8 Août inclus, CONTINUATION DE LA VENTE RÉCLAME D'ARTICLES DE CHASSE

### SOLDES APRES INVENTAIRE

#### ÉCOULEMENTS

**Rétrécissements**  
anciens ou récents  
guéris rapidement par l'Électrolyse  
et le Vacin de Nicolle  
Institut, 28, cours Pierre Puget Rayons X.  
**DESINFECTION DES APPARTEMENTS**  
**LA PHOCÉENNE**  
23 et 25 cours de la Paix, 23 et 25

#### Publications de Mariage du 31 Juillet

Puech Alexandre, cocher, et Espinas Philomène.  
Montañoli Giocchino, tailleur de laines, et  
Chailhan Héloïse. — Quiza Federico, électricien,  
et Ferrero Maria. — Guisti Nello, journaliste, et  
Favro Marguerite. — Vico Paul, capitaine au long  
cours, et Falscolini Luisa. — Véral Marcel, boure-  
lier, et Fourrier Marie. — Gastañeda Federico,  
coiffeur, et Lopez Julia. — Voulard Marius, méca-  
nicien, et Benso Fédéric. — Palmier Francis, con-  
porteur en chaussures, et Garzalle Joséphine. — Coll  
Charles, comptable, et Raymond Léontine. — Mon-  
net Pierre, mécanicien, et Girard Marie. — Pede-  
vita Ernest, employé, et Roux Raphaële. — Fer-

assari Joseph, corder, et Cesini Louise. — Glesio  
Clément, télégraphiste, et Mary Paul. — Prola  
Joseph, tourneur, et Rubio Teresa. — Marra Ra-  
phael, relieur, et Tremont Antonietta. — Marinello  
Marius, électricien, et Parente Julia. — Messon-  
nard Bernard, peure, et Piani Maria. — Corot  
Paul, journaliste, et Conio Nello, ébéniste Hip-  
polyte, camionneur, et Estran Thérèse. — Catoux  
Sainjean, chauffeur, et Tillet Julie. — Enva-  
let Cyprien, secrétaire de police, et Bonnel Jean-  
ne. — Bonneyou Ernest, employé, et Reynard Ma-  
rie. — Albard Ernest, charcutier, et Signoret Cé-  
cile. — Vioz Paul, tailleur d'habits, et Boulier  
Océlie. — Pical Henri, bouche, et Dussap José-  
phine. — Goulet César, ébéniste, et Guastini  
Henri. — Cohen Daniel, armurier, et Goussier

Suzanne. — Babone Joseph, camionneur, et Ca-  
rozzi Maria. — Barthélemy Charles, employé, et  
Wetlan Emma. — Massola Laurent, maître camion-  
neur, et Alrasse Jean-Baptiste. — Boyer Ferdinand,  
employé, et Ferrigno Immacolata. — Pellegrini Paolo,  
paveur, et Tomassi Eugénie. — Bongiovanni Henri,  
connaisseur de Bacon Marie. — Johann Robert, chi-  
miste, et Duchamp Louise. — Hugues  
Auguste, mécanicien, et Rosso Maria. — Grollier  
Régis, viticulteur, et Cogné Hélène. — Fontana  
Paul, tonnelier, et O'Shannessy Marie. — De-  
Jorna Jean, marchand des loges, et Poullihan Ma-  
rie. — More Philippe, représentant, et Ricard Ma-  
rie. — Mirabel Claude, agent des P. T. T., et  
Spilliani Florentina. — Deffaux Paul, bouche, et  
Tarsason Hermine. — Richard Marius, marin, et

Combel Rosa. — Grenier Fernand, commis, et Bour-  
don Pauline. — Michelangeli Constantin, employé,  
et Violante Angèle. — Rouchouse Jean-Baptiste, in-  
cendiaire, et Vassallo Emile. — Boyer Ferdinand,  
employé, et Laville Louise. — Bertel Joseph, em-  
ployé, et Azina Louise. — Brezza Philibert, char-  
cutier, et Goussier Jeanne. — Pellegrini Noël, chauf-  
fonnier, et Piani Elisa. — Vassallo Alfonso,  
pêcheur, et Messina Nunziata. — Rouchouse Joseph,  
employé, et Combe Rosa. — Salmoiré Charles,  
journalier, et Perinetti Marie. — Tomaso Giuseppe,  
tailleur d'habits, et Berge Louise. — Costanzo  
Charles, ajusteur, et Petit Rose. — Portel Jean,  
commis greffier, et Cat Thérèse. — Sévère Albert,  
mécanicien, et Odo Caroline. — Frappat Jean-Bap-  
tiste, employé, et Gay Marie.

#### Inouï et Merveilleux

Tous nos COMPLETS sur  
mesure avec essayage et de-  
vants successifs.  
**PRIX UNIQUE: 42**  
A l'Inouï Tailleur, Rue Colbert 46,  
Marseille (Belle Meuble, 37  
AVIGNON TOULON, CETTE, BEZIERS  
MONTPELLIER, SAINT-ETIENNE, GRENOBLE)

#### Feuilleton du Petit Provençal du 3 Août

— 51 —

### La Voleuse de Bonheur

PREMIERE PARTIE  
LE MARTYRE DE LUCIENNE

On lui céda.  
Simone, sous la garde de miss Simpson, descendit au jardin et se mit consciencieusement à faire des tas de terreau avec un petit seau.  
Son allure calme, sa tranquillité rassurèrent tous les esprits.  
Le souvenir de l'escapade nocturne finit par se dissiper.  
Cependant, la marquise, de retour de chez son beau-fils, Elme de Caussiel, avait, après un entretien avec la marquise sa femme, fait appeler l'institutrice anglaise près de lui.  
— Que fait ce diable de Simone en ce moment ? demanda-t-il.  
— Elle joue au jardin.  
— Sage ?  
— Très sage.  
— Tant mieux. Il ne faudrait pas qu'elle prit l'habitude de nous réveiller comme ça au milieu de la nuit.  
— Ça ne nous vendrait rien.  
— Ça nous donne la migraine — appuya

la marquise — j'ai en ce moment un mal de tête horrible.  
Ceci pris comme prétexte, la marquise et la marquise dirent à miss Simpson :  
— Cette gamine va être privée de sa mère, car notre fils ne peut décemment plus reprendre — alors qu'il lui pardonnerait ses torts... ce qui serait une folie — ne peut plus reprendre, faire une comtesse de Magney, d'une femme qui a passé la nuit au Dépôt.  
— Oh ! l'horreur, si ! — s'exclama la marquise, écartant les mains comme pour repousser l'horrible vision.  
— D'un autre côté, mon fils ne peut — au milieu de toutes les démarches que va nécessiter son divorce — ne peut se charger de Simone.  
— Quant à nous, nous sommes trop vieux, trop fatigués, pour nous occuper efficacement de l'enfant.  
— C'est donc sur vous seule que tout ce souci va retomber.  
— Je ferai de mon mieux.  
— Nous sommes tranquilles sur ce point nous connaissons l'affection que vous portez à Simone.  
— Elle est grande et saine, en effet.  
— Dans ce cas, nous allons vous prier, en attendant que son père la réclame, de vous occuper de Simone, de faire à votre guise, sans nous consulter.  
— Vous savez même très heureux, la marquise et moi, qui avons déjà assez de soucis en tête comme cela, si vous vous arrangez de façon à ne pas nous faire souvenir que l'enfant habite la maison.  
— J'essayerai.  
C'était ce que miss Simpson pouvait espérer de plus heureux dans sa situation.  
— Simone est sous ma coupe.

« Je deviens la geôlière de l'enfant.  
« Je la materai, je la dominerai.  
« Et par elle, je gagnerai le grand-père.  
Une première déstabilisation l'attendait à quelques pas.  
Quand elle revint dans le jardin, elle fut tout étonnée de ne pas trouver l'enfant où elle l'avait laissée.  
Et, machinalement, comme les deux vieux égoïstes, elle s'écria fortement contrariée :  
— Ah ! cette petite va me donner bien du mal !  
Elle l'appela d'abord doucement.  
— Simone !...  
— Pas de réponse.  
Alors, plus sèchement, sur un ton irrité, elle appela de nouveau.  
Et l'obtint pas plus de réponse.  
— C'est insupportable — se dit-elle — Est-ce qu'elle aurait voulu nous donner une seconde édition de la petite scène d'hier soir.  
Elle se mit rageusement à sa recherche ; toutes les pièces de la villa furent visitées avec soin, ainsi que toutes les allées du jardin.  
Simone était introuvable.  
L'Anglaise, furieuse, fit appel au concours du personnel. Les coins les plus cachés de l'habitation, les endroits les plus difficilement accessibles du jardin furent méticuleusement fouillés.  
Toujours pas de Simone !  
Les recherches s'étendirent aux environs, sur les routes, dans les villas voisines. Elles n'amenèrent pas davantage la découverte de la fillette.  
C'était pour miss Simpson la démolition de ses plus beaux rêves, que la disparition de l'enfant.

Elle était furieuse, désolée, elle en pleurait de rage.  
« Si j'ai jamais, elle se retombe sous la main — se disait-elle — je lui ferai joliment expier ces moments d'angoisse.  
...Simone se souvenait des paroles de sa mère :  
— Viens à la petite église... échappe-toi et viens me rejoindre-là.  
Et Simone, avec une anxiété incroyablement chez une enfant de cet âge, avait joué son rôle comme une prisonnière adroite qui veut s'enfuir.  
Elle trompa la vigilance de sa geôlière. Dès qu'elle put se lever, elle manifesta à ceux qui la soignaient, surtout à l'Anglaise, la plus grande soumission et pressa du repentir de ce qu'elle avait fait la veille.  
C'est ainsi que sans crainte, on la laissa jouer seule au jardin pendant que l'institutrice se rendait auprès du marquis et de la marquise.  
Simone guettait ce moment.  
Une fois seule, elle se glissa comme un furet, s'abritant derrière les bouquets d'arbustes, les corbeilles de fleurs, jusqu'à la petite porte qui servait aux fournisseurs pour pénétrer dans la maison.  
Cette petite porte, nécessairement, n'était jamais fermée durant le jour.  
Simone l'atteignit sans éveiller l'attention de personne.  
Elle ouvrit doucement, elle sortit.  
Simone la mit dans la rue, elle s'orienta, se faufila le long du mur, et parvint ainsi jusqu'à l'angle que formait cette rue avec une autre venant perpendiculairement.  
Là, elle se sentait en parfaite sécurité.  
— Mon Dieu ! — s'écria-t-elle dans un soupir joyeux — ma petite maman, je suis

libre... je vais te rejoindre... et personne ne nous séparera plus jamais...  
Elle courut alors jusqu'à la petite église.  
Mais les heures passaient.  
L'enfant était prise d'inquiétude.  
Tant que l'espérance la soutenait, elle était vaillante.  
Tant qu'elle croyait fermement voir sa mère, elle était pleine de courage.  
Mais à présent que sa mère tardait tant à venir, elle se sentait bien seule dans cette église.  
Son pauvre cœur se gonflait, et des larmes roulaient malgré elle de ses yeux.  
Elle pensait aussi, la pauvre, à l'avenir désolé.  
« J'ai pu m'échapper aujourd'hui — se disait-elle — mais qui sait si demain je le pourrai... Qui sait si on ne m'emportera pas loin, loin, bien loin de ma maman.  
« Alors je ne pourrai pas venir... Je ne la verrai plus.  
Cependant le curé, un bon vieillard était venu plusieurs fois déjà accomplir diverses fonctions de son ministère.  
Il était obligé de passer devant la petite chapelle où priait Simone.  
Intrigué enfin par la présence de cette petite qui, depuis de si longues heures, pleurait dans la chapelle, il s'approcha d'elle et la questionna.  
— Simone la mignonne, malgré tout, n'était encore qu'une enfant.  
Elle était douée de qualités rares et précieuses, elle semblait bien au-dessus de son âge par son intelligence, sa volonté, son courage, semblable en cela à son ami Roger.  
Mais enfin, somme toute, ce n'était qu'une fillette.  
Et on ne pouvait lui demander plus qu'une fillette puisse faire.

C'était déjà beaucoup ce qu'elle venait d'accomplir.  
Aussi maintenant, accablée, malade, grelottant sous les voiles glacées de cette église, elle pleurait.  
Et son courage, sa vaillance se fondaient dans ses larmes.  
Elle était à la merci de ses ennemis.  
— J'attends ma maman qui ne vient pas — répondit-elle à la question du curé.  
Sa figure lui avait pâli.  
Elle avait confié son âme.  
A cœur ouvert elle parla — espérant trouver près de lui un appui.  
C'est là que commença le récit que fit le vieux prêtre à Lucienne désolée.  
Voici ce qui s'était passé :  
L'abbé Bonel questionna donc Simone.  
— Comment se fait-il, ma fillette — lui dit-il — document que votre maman ne vous ait pas accompagnée ?  
L'enfant ne savait pas mentir... tout franchement, elle dit au curé ce qu'elle savait.  
— Mon papa — dit-elle — accuse ma maman d'avoir mal fait... et ma maman n'a rien fait de mal... Alors, mon papa m'a emmenée avec lui et miss, sans ma maman.  
« Moi je veux ma maman... je suis allée la trouver au fond du jardin de grand-père... là, elle m'a dit de venir la rejoindre ici.  
« Je me suis échappée aujourd'hui et j'attends ma maman.  
— Très intrigué par le récit de la fillette, le curé la questionna encore.  
Puis il demanda son nom.  
— Simone de Magney.  
Le curé connaissait la famille de Magney. Le marquis et la marquise étaient de ses paroissiens.  
LEON SAZIE.  
(La suite à demain.)

### ABONNÉS ET LECTEURS

Qui demandez UN EMPLOI  
Qui cherchez DES OUVRIERS  
EMPLOYÉS ou REPRESENTANTS  
DES COUTURIÈRES  
LINGÈRES, MOISTES  
BONNES ou CUISINIÈRES  
Qui voulez offrir ou prendre en location  
DES APPARTEMENTS  
CHAMBRES, LOCAUX, VILLAS  
Qui cherchez ou offrez de bonnes  
PENSIONS de FAMILLE  
Qui voulez acheter ou vendre un  
OBJET D'OCCASION

Essayez et lisez nos  
**ANNONCES ÉCONOMIQUES "CLASSÉES"**  
du MARDI et du VENDREDI

AUX RUBRIQUES : Demandes d'emplois, Offres d'emplois, Leçons, Cours et Institutions, Locations, Prêts, Concessions et Spécimens, Capitaux, Occasions, Animaux, Perdus et Trouvés, Mariages, Aides Diverses, Petites Correspondances.

Prix : 0 fr. 50 la ligne  
Minimum de chaque insertion : 3 lignes, 1 franc

La ligne comprend 40 lettres ou signes. Les annonces portant adresse  
buzon du journal, ne sont pas acceptées. Les textes doivent nous par-  
venir la veille de l'insertion, avant 8 heures.

### DANS VOS BAGAGES

Si vous partez à la campagne, à la mer ou à la montagne, n'oubliez pas d'emporter  
**QUELQUES BOITES DE PASTILLES VALDA**

Vous aurez ainsi sous la main pendant votre villégiature le bonbon volatil, soigné des Bronches et des Pommons, qui par ses propriétés adoucissantes, rafraîchissantes, qui préserve des mille dangers auxquels notre imprudence nous expose journellement

**LES PASTILLES VALDA** sont encore  
le bon, le vrai remède respirable  
qui guérit rapidement la Toux, les Rhumes,  
les Haux de Gorge, les Bronchites  
et toutes les Affections des Voies respiratoires

**Ne partez pas sans PASTILLES VALDA**

À la Ville comme à la Campagne, ayez-en toujours sous la main.  
Prenez-vous-en de suite, mais refusez impitoyablement  
les pastilles qui vous seraient proposées au détail  
pour quelques sous : ce sont des faux produits.  
Vous ne serez certains d'avoir  
**LES VÉRITABLES PASTILLES VALDA**  
que si vous les achetez  
en BOITES de 1.25 portant le nom VALDA.  
LES VÉRITABLES SEULES SONT REÇUES

### TOUS LES ÉCOULEMENTS

ANCIENS ou RÉCENTS  
Blennorrhagie, Goutte, Goutte  
militaire, Cystite, Rétrécissement  
et défillement guéris par le  
SÉPÉRIQUE AMÉRICAIN  
Produit le plus rapide de tous  
les médicaments connus, le  
plus pratique et permettant de  
se soigner secrètement.  
S'ad. ou écrire à M. le Directeur de la  
PHARMACIE-HERBORISTERIE  
DU GLOBE  
34, r. d'Aubagne, 34, Marseille  
Renseignements gratuits - Discretion.

### ÉCOULEMENTS

Blennorrhagie, Goutte mili-  
taire, etc., sont radicalement  
guéris par un traitement  
de la Faculté de Paris, de 9 h  
à 11 h et de 3 à 7 h., à l'Insti-  
tut Biologique, 34, rue Tapis-  
Vert, au 1er. Consultation, 5 f.  
et par correspond. Discretion.

### PRÉ 4 % sur signal, aide à l'établissement, Caisse Fon- cière, 31, rue Chabrol, Paris.

### A LOUER présentement, ma- gasin et apparte- ment S'ad. rue Navarin, 14 (rez-de-chaussée), gauche.

### Appartements Meublés CHAMBRES & CUISINES 46, rue Fortia

### ÉCRITEAUX sur caillots et calicot MAISTRE Place Préfecture, 1 - tel. 50-57

### DAMES

tous retards ou suppressions, retour assu-  
ré immédiat, sans danger, avec une boîte de  
REGULAFINE, seul produit vraiment effi-  
cace ne trouvant pas le public, Evitez le dis-  
cret avec notice explicative contre mandat 5 f

Grandes Pharmacie Saint-Just, 26, Marseille

### RÉCLAME SENSATIONNELLE

jusqu'à 15  
DEGRÉS, 28, rue Bel-Air, délivrés à tout acheteur d'un kilo café  
brûlé à 5 fr. 40, 1 litre huile table surfine. Livr. à dom. Courriers dem.

### FÉCULE CIDET

LACTO-PROSPHATÉE

La meilleure et la plus éco-  
nomique des féculés pour l'alim-  
entation de l'enfance.

Aliment complet pour aider l'allaitement maternel  
faciliter le sevrage et permettre à l'enfant de pro-  
gresser et donner à ses muscles et à ses os les éléments  
nécessaires à leur croissance et à leur développement.

Prix : 1 fr. 25

Pharm. DIANOUX, Gd Chemin d'Aix, 30, Marseille  
et toutes bonnes Pharmacies et Maisons d'Alimentation

### NATURALISATION rapide, facile, économique par Avocat-Conseil, 14, Paradis.

### MAIADIES DE LA PEAU

même les plus rebelles  
eczéma, dartres, boutons  
vices du cuir, irritations, etc.  
sont rapidement guéris par le  
DEPURATIF DU CANADA  
concentré de ses végétaux  
S'ad. ou écrire à M. le Directeur de  
L'HERBORISTERIE DU GLOBE  
34, r. d'Aubagne, 34, Marseille  
Notice et renseignements gratuits

### MARIAGES riches toutes situa- tions. Auc. commis. à payer. Ecr. Dir. Revue Mensuelle, Neuilmar (Orléans).

### FAITES vos provisions à bon marché. Caus, 21, rue Chevalier-Roze.

### Le gérant : VICTOR HEYLIES.

Imp. et Sér. du Petit Provençal,  
rue de la Vierge 21

#### Feuilleton du Petit Provençal du 3 Août

— 112 —

### Aimée jusqu'à la mort

TROISIEME PARTIE  
Sublime Dénouement

— Avez-vous réfléchi que, vivant seul, absent pour travailler, ces deux enfants vont être pour vous une singulière charge ?... Qui prendra soin d'eux ?... les surveillera ?... Vous ne pouvez pas les laisser à l'abandon ?  
— J'ai réfléchi à cela... Le plus pressé, c'est d'aller la trouver, elle, pour l'assu-  
rer... Il y a longtemps qu'elle n'a pas eu autant de joie ! Ensuite, vous irez chez Pié-  
nebois... Vous mettez le Taureau au cou-  
rant... Dites-lui tout... Un Taureau, ça ne s'étonne de rien... Après quoi, vous lui direz  
simplement que j'ai besoin de Noémie... S'il  
se lamente... quelle histoire, mon Dieu,  
quelle histoire... vous n'en tiendrez pas  
compte. Il me faut Noémie... pour Paulette...  
Il continuera de la payer chez moi le prix  
qu'il la paie chez lui. Par conséquent, elle  
n'y perdra rien... En plus, vous direz à l'ex-  
tra-lucide de réapparaître ici avec tout le fal-  
zar de la petite, robes, lingerie, chaussures...  
Et voilà... pour le reste, je m'en rapporte  
à la Providence, s'il y en a une... et à mes  
deux bras, ce qui est plus sûr !  
Au moment où ils sortaient, Mardoche vint  
à eux :

— Tout de même... je serai... content...  
d'apprendre... ce qu'elle vous aura dit de  
moi...  
— Nous vous je répéterons, Mardoche...  
Il fit un merci, avec la main... Son cœur  
était un peu gros... Il aimait mieux ne plus  
parler.  
Quand ils revinrent, le soir de ce même  
jour, ils le trouvèrent moins févèreux, très  
calme.  
— Vous avez vu l'invincible ?... Est-ce  
entendu, pour Noémie ?  
— Noémie, dès demain, sera ici avec tout  
de ce que vous avez réclamé !...  
— Le Taureau n'a pas grondé ?  
— Non, il a dit seulement : « Quelle his-  
toire, mon Dieu, quelle histoire ! » En som-  
ma, bien joyeux.  
— Et... vous l'avez vue... elle ?  
— Oui...  
— Alors ? fit-il avec un coup de gosier  
pour avaler sa salive.  
— Voici ses propres paroles : « Vous direz  
à mon pauvre Mardoche que j'ai confiance  
en lui ! »  
— Une plainte monte aux lèvres du gavo-  
che, une sorte de gémissement sourd, con-  
tenu...  
— Elle a dit... vraiment, elle a bien dit :  
« Mon pauvre Mardoche ? »  
— Certes... Pas un mot de plus... mais  
pas un mot de moins !...  
Il se mordit les lèvres... avec violence...  
pour se maîtriser... mais il eut beau faire...  
les larmes jaillirent brusquement... et il ne  
songea pas à se cacher...  
— Noémie arrive avec une malle pleine, celle  
de Paulette, et une autre non moins rem-  
plie, la sienne. Et elle put s'installer dans  
une chambre voisine de celle de Mardoche.

Il fut convenu qu'on resterait rue Houdou  
quelques jours encore, en se terrant, sans  
bouger. Mardoche avait besoin de répit pour  
se remettre sur pied avant de chercher du  
travail. Mais aussitôt qu'il serait en état de  
sortir et de tourner, la prudence voulait  
qu'on s'éloignât de la rue Houdou et même  
du quartier. Puisque Lafouche et Chau-  
meau survivaient, on les verrait réappa-  
raître un jour où l'autre, en quête, rôdant au-  
tour de la rue où ils savaient que gisait le  
ravisseur de Paulette, ou bien autour de  
l'impasse des Tilleuls.  
Leur carte à jouer, c'était l'enfant...  
L'enfant disparu, ils ne se sentaient plus  
en sûreté... Chacun devait, avec son  
instinct de bandit rusé, que là-bas, dans le  
somptueux hôtel de l'avenue du Trocadéro,  
une pauvre femme se débattait dans les af-  
fres de la folie menaçante et qu'il fallait  
s'attendre à tout... à son aveu... ou peut-  
être à sa mort... Et dans les deux cas, ils  
étaient perdus... Le Singe s'était rendu  
compte que la police le traquait, ne le quit-  
tait pas, qu'il pouvait être arrêté à toute  
heure, sur un signe, sur un geste venu du  
Parquet... Et pourtant, on ne l'arrêtait, ni  
lui, ni Lafouche... Ils sentaient, autour  
d'eux, du matin au soir, la présence de Pié-  
nebois et Bonabot, sous toutes les formes...  
Et au lieu de les mettre sous les verrous,  
Pinouille et Bonabot semblaient leur servir  
de gardes du corps... Ce qui les protégeait,  
ils le savaient bien, c'était la crainte du  
scandale atteignant Justin Varraine...  
Mardoche lisait dans le jeu des deux ban-  
dits.

Le démantèlement de la rue Houdou s'im-  
posait.  
Noémie se prêtait à tout, heureuse d'avoir  
retrouvé Paulette. Du reste, romanesque par  
tempérament, pleine d'illusions par métier  
de toute sa vie entière, elle adorait les aven-  
tures.  
— On changera de patelin tous les huit  
jours, dit-elle à Mardoche... Ça me rappel-  
lera quand j'étais nomade, dans ma roulotte.  
Ils allèrent se réinstaller place des Vosges,  
dans une maison meublée très propre, où le  
professeur de danses loua deux chambres.  
Noémie et Paulette dans l'une, dans l'autre  
il s'installa avec P'tit-Fifi. Mais il avait dû  
payer une quinzaine d'avance, et le soir,  
quand de menues provisions achetées, Mar-  
doche fit son compte, il s'aperçut qu'il ne  
lui plus qu'une dizaine de francs. Il ne dit  
rien à Noémie.  
— Demain, en route pour chercher de  
l'ouvrage !  
C'était le calvaire qui allait commencer.  
Il avait divisé sa journée en deux parties.  
Dans tout le jour, il chercherait à se faire  
embaucher comme manœuvre. Il était fort  
et courageux. Le soir venu, tant qu'il n'au-  
rait rien trouvé, il tâcherait de signer quel-  
ques sous avec son métier de prestidigitateur.  
Le seul dont il eût des notions... avec  
celui de danseur... Mais prestidigitateur  
et cours de danses... c'était impossible à la  
longue... Pour le dernier, il fallait une mise  
de fonds, si légère fût-elle, et en outre,  
Mardoche fut devenu sédentaire, et c'était  
deux fois plus de dépenses, sur les quais où  
part, afin de rendre la fuite à la première  
alerte... Quant à l'autre métier, qui, parfois,  
l'avait empêché de trop sentir la faim, dans  
les passes difficiles, il n'y avait recours

qu'avec une sorte de répugnance. Et voici  
pourquoi : à courir ainsi tout Paris, il ris-  
quait d'être rencontré par Lafouche et Cha-  
umeau, habitués des établissements où  
Mardoche s'adresserait. Car il ne pouvait  
pas chercher un public d'élite. Il ne connais-  
sait que les éléments de son art. Et il arri-  
vait vite au bout de son rouleau. C'était  
des coups de chance quand il faisait une  
collece honorable. Ah ! s'il avait pu pré-  
tendre à un engagement dans les grands mu-  
sich-halls ! Mais il n'était pas assez calé !  
Et là encore, aussitôt connu, aussitôt re-  
trouvé par les deux terribles tigres, allés  
de vengeance et rendus féroces par la peur.  
Une situation stable, pour quelques se-  
maines, sinon pour quelques mois, dans un  
coin, parmi les travailleurs au milieu des-  
quels il était bien sûr que ne s'aventura-  
raient point des misérables comme Lafouche  
et Chauveau : ce n'était pas leur genre.  
Le lendemain, proprement vêtu, après  
avoir fait à Noémie des recommandations  
pressantes, après lui avoir fait jurer qu'elle  
ne quitterait pas Paulette une minute et  
après avoir entendu le serment éternel que  
elle fit la somnambule, il partit gaillard, le  
nez au vent et l'espérance au cœur.  
Il ne resta pas à midi, il était trop loin.  
Du reste, il avait prévu.  
Assis sur un banc pour reposer sa jambe  
encore endolorie, il déjeuna d'un croûton  
de pain et d'un verre d'eau à une valace.  
Après quoi, il se remit en quête... un peu  
partout où les long des chantiers, vers les dé-  
molitions, devant les échafaudages, autour  
des Halles et des gares, sur les quais où  
l'on débarquait les charbonniers chargés de  
toute sorte de matériaux.  
Non, aujourd'hui on est au complet...  
Demain, peut-être on verra.

Ce fut là la réponse un peu partout dans les  
chantiers et sur les quais. Vers quatre heu-  
res, comme il était encore un peu faible, il  
fut harassé... Mais il marchait... Il ne  
rentrerait pas sans avoir gagné sa maté-  
rielle. Et la souris qui l'attendait, là-bas,  
place des Vosges, la souris de l'enfant  
blonde passait sur son cœur comme une  
caresse grisanter.  
A la gare de Paris-Lyon, il suivit une voi-  
ture chargée de malles, comme il avait vu  
faire souvent à des bagagiers... Mais il  
troubla en boitant, sa jambe devenant lourde,  
sa respiration était rauque. Si la fièvre avec  
ses voyages l'emmenait à l'autre bout de  
Paris — et, dam ! ça pouvait bien arriver  
— il serait obligé d'abandonner l'habine à  
de plus robustes, recrutés en chemin. Mais  
la chance le favorisait : la voiture s'arrêta au  
coin du faubourg Saint-Antoine et de la place  
de la Bastille. Il s'avancit poliment vers le  
voyageur qui sortait du fiacre, avec sa fem-  
me, et lui offrit ses services pour monter les  
bagages. Il souffla, époumonné...  
L'homme dit en le regardant avec ironie,  
— Mais vous êtes éreinté... les malles  
sont lourdes... Vous n'aurez jamais la force  
de les monter jusqu'à mon quatrième.  
— Essayez toujours... Je les monterai jus-  
qu'au ciel pour gagner quarante sous.  
Et subitement, dans l'espérance du gain  
prochain, certain, il oubliera toute fatigue...  
La lourde malle ne pesa pas plus qu'une  
plume sur ses robustes épaules... Ni la sen-  
conde... Ni la troisième... Et quand il tendit  
la main pour recevoir le prix de son tra-  
vail, il reçut trois pièces de vingt sous...  
Chouette ! le remercia, salua, et descendit...  
JULIEN MARY  
(La suite à demain.)